

L'INSTITUTION DES SALONS, DIDEROT ET LA CRITIQUE

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Fabrice MOULIN, MCF en littérature française, Université Paris Nanterre

CD : Fabrice Moulin, bonjour, vous êtes spécialiste des rapports entre littérature et arts à l'Université Paris Nanterre. On dit que les grands peintres du dix-huitième siècle exposent aux Salons, qu'est-ce que cela veut dire ? Que sont les Salons ? Et depuis quand existent-ils ?

FM : Alors le Salon, c'est en quelque sorte l'ancêtre de nos expositions et de nos musées. Au début du dix-huitième siècle, après le règne de Louis XIV, l'Académie royale de peinture qui avait été créée par Colbert était soucieuse de promouvoir son image et de valoriser la peinture française, face notamment à la concurrence de l'art italien ou flamand.

A partir de 1737, à l'initiative de l'intendant des Bâtiments du Roi, l'équivalent du ministre de la Culture aujourd'hui, et c'est dire donc si la chose était officielle, eh bien l'Académie va exposer régulièrement les tableaux de ses principaux peintres. Chaque artiste est invité à en proposer au moins deux. L'événement a lieu tous les deux ans au palais du Louvre qui n'était bien sûr pas encore un musée, et plus précisément dans le Salon Carré, d'où le nom de « Salon ». Le Salon durait plusieurs semaines. Il ouvrait ses portes le 25 août, jour de la Saint Louis, une preuve encore qu'il en va là de l'image et du prestige de la monarchie.

CD : A qui s'adressent ces expositions ?

FM : Théoriquement, elles s'adressent à tous. L'entrée en est gratuite et un public très nombreux s'y presse d'ailleurs. Les membres de la haute noblesse y croisent le bourgeois cultivé et l'artisan. Le Salon est d'ailleurs un lieu de sociabilité par excellence, un lieu de rencontre, de discussion. L'ambiance bruyante et agitée était sans doute plus proche du marché ou de la foire que des salles de nos musées d'aujourd'hui, où chacun sait qu'il faut faire silence par respect pour l'œuvre presque sacralisée. Il n'y avait rien de tel au dix-huitième siècle.

CD : Comment sont exposées les œuvres ?

FM : Justement là encore, un visiteur du vingt-et-unième siècle aurait de quoi s'étonner s'il pénétrait par le vaste escalier dans le Salon Carré du Louvre. Là, 200 tableaux sont accrochés sur toute la surface des murs, juxtaposés, collés les uns aux autres, dans un souci d'économie de place bien sûr, mais c'est aussi révélateur d'un rapport à l'œuvre qui était très différent d'aujourd'hui. Aujourd'hui, on ne conçoit pas de regarder un tableau sans l'isoler, sans le considérer dans son unicité comme pour le sacraliser.

Au Salon, la contiguïté des toiles invite au contraire à comparer les œuvres, à faire des rapprochements, ce dont Diderot ne se privait d'ailleurs pas. Précisons que ce « tapisage », comme on l'appelait, était loin d'être aléatoire. Il épousait dans la mesure du possible, et on le devine bien

dans les dessins de Gabriel de Saint-Aubin, la hiérarchie académique de la peinture qui plaçait au-dessus la peinture d'Histoire, souvent des grands formats, les toiles bibliques, mythologiques ou historiques, et plus bas, on trouvait la peinture de genre, les scènes d'intérieur, les paysages et le portrait.

CD : Les Salons sont donc un événement culturel et font à ce titre l'objet de recensions, de comptes-rendus critiques. Les plus célèbres aujourd'hui sont ceux de Diderot. A quelle occasion Diderot écrit-il ses *Salons* ?

FM : En 1759, Diderot, qui s'est donné corps et âme pour l'*Encyclopédie*, est enlisé dans cette gigantesque entreprise qui vient d'être interdite. Peut-être a-t-il besoin d'un peu d'air ? Toujours est-il qu'il accepte la proposition que lui fait son ami Melchior Grimm. Melchior Grimm dirige alors une revue qui s'appelle la *Correspondance littéraire*, une revue qui rend compte de la vie culturelle française pour des lecteurs uniquement à l'étranger. Elle compte seulement une quinzaine d'abonnés qui sont les grands princes et les têtes couronnées d'Europe ; Catherine de Russie ; Frédéric II de Prusse, etc. Grimm, qui est absent de Paris cette année-là, demande à Diderot de rédiger à sa place les comptes-rendus du Salon de 1759 pour sa revue.

Les textes de Diderot prennent donc la forme de lettres adressées à Grimm, et à travers lui, à ce lectorat étranger très spécial et très sélect. De fait, Diderot est à l'abri de la censure et donc totalement libre de sa plume. Il se prête au jeu et rédigera finalement les comptes-rendus de presque tous les Salons jusqu'en 1781. D'année en année, il affine ses connaissances de la technique picturale et du milieu des peintres. Et il met toujours plus d'investissement et d'enthousiasme dans l'écriture critique. Son talent et son inventivité culminent avec le salon de 1767, un véritable chef-d'œuvre du genre.

CD : Si je comprends bien, Diderot écrit donc pour un public qui est loin et qui ne voit pas les œuvres, dans quelles conditions écrit-il ?

FM : Vous avez raison. L'exercice auquel se livre Diderot est très spécial. Il est censé rendre compte de tableaux à un riche public de collectionneurs susceptibles de les acquérir. Il faut donc les leurs décrire. Mais le tableau est en fait doublement absent. Il est absent pour le lecteur qui n'a bien sûr pas de photographie ni de reproduction numérisée à l'époque. La description doit être assez précise et habilement menée pour ne pas noyer l'imagination du lecteur. Mais le tableau est aussi absent pour Diderot lui-même, qui doit rédiger ses comptes-rendus loin du Salon, une fois rentré chez lui. Il s'appuie donc sur sa prodigieuse faculté de mémoire et d'imagination. Le résultat est saisissant mais l'exercice lui coûte beaucoup de peine.

CD : Il écrit par exemple en 1763 : « Je suis dans mon cabinet d'où il faut que je voie tous ces tableaux. Cette contention me fatigue ». Au fond, je me demande si ce n'est pas justement cette absence d'images, images physiques, reproductions, qui en obligeant Diderot à déployer toute la puissance de son imagination, amène à transfigurer la critique d'art qui existait avant lui, en une œuvre littéraire et créatrice. Ce qui est sûr, c'est que sans Diderot, ni Baudelaire, ni Zola, ni Claudel n'auraient pu faire œuvre de critique d'art comme ils l'ont fait.